

1000 bpm, ou l'expérience esthétique paroxystique des « rave parties » et des Teknivals

par Fabrice Raffin

Dans cette série d'articles sont présentées les pratiques culturelles contemporaines de la majorité des français, celles qui existent le plus souvent en dehors de toute institution publique, une culture à Zéro Subvention, "marginalité d'une majorité" comme l'écrivait Michel de Certeau.

Dans l'article qui inaugurerait cette série, la culture était définie comme une pratique collective organisée autour d'un registre de sens central l'esthétique, [une action collective générant une expérience esthétique. Cependant, la culture ne se limite jamais à ce seul enjeu. Les pratiques culturelles mobilisent toujours simultanément d'autres sens sociaux et d'autres buts, en proportions variables, plus ou moins nobles : politiques, économiques, sociaux, mais possiblement aussi, ludiques, festifs, éducatifs, religieux, etc. Cette série d'articles a pour but de présenter certaines de ces pratiques au fondement esthétique, mais dont les sens et les finalités vont bien au-delà. Rappelons qu'il n'est pas question de dire ici que toutes les pratiques culturelles se valent, mais qu'elles ne peuvent pas se valoir à partir du moment où leurs finalités diffèrent.

Sur le terrain

Le périmètre est bouclé, toutes les routes sont coupées, le Teknival se mérite ! « C'est à 5 km! » nous répondent trois gendarmes fluorescents dans leur gilet, plutôt affables et rieurs d'ailleurs. Derrière eux, j'aperçois l'imposant PC sécurité : deux semi-remorques, rouge pour les pompiers et bleu pour les gendarmes, le ronron du groupe électrogène est baigné de lumière éblouissante. Avec Véronique et Fatna, nous marchons sur une petite route où se succèdent entre les piétons, les véhicules de gendarmerie, de pompiers, de la sécurité civile. Après 30 minutes, nous arrivons dans un champ, dans un bocage, en lisière de forêt. Sous l'hélicoptère de la gendarmerie qui tourne en permanence est stationnée l'avant-garde des teuffeurs, ceux qui ont déjoué la surveillance policière le premier jour et qui ont pu s'installer à proximité directe des « murs de sons ». Au milieu des voitures, des camions et des bus de voyageurs aménagés, des dizaines de tentes Quechuas. Depuis plusieurs minutes déjà, nos cœurs et nos corps ont commencé à vibrer sous l'intensité du beat, des basses et des infrabasses. Nous sommes le 30 avril 2017, environ 40000 personnes plutôt jeunes, se sont retrouvées pour danser dans ce champ de la commune de Pernay près de Tours.

Culture des abîmes

Depuis Malraux, l'idée que la culture nous élève, selon une perspective quasi religieuse s'est imposée en France. Pour le dire avec les mots d'Henri Bergson, la culture est un « supplément d'âme », selon une mystique positive et noble, une culture de la grandeur apôtre de la réflexion et de la distance avec les contingences matérialistes de nos mondes contemporains.

Pourtant, les usages sociaux de la culture sont bien plus variés que cette incantation normative. Les précédentes chroniques exploraient ainsi des pratiques culturelles inattendues à portées ludiques, éducatives, urbaines, politiques, mais avec les Teknivals, les Rave et autres Free parties nous entrons dans une dimension encore différente. Les pratiques culturelles y présentent des aspects parfois peu chatoyants. Elles frayent moins avec le «

supplément d'âme » qu'avec ses tréfonds, plutôt ses abîmes que son élévation. L'expérience culturelle ou esthétique emprunte alors des chemins interlopes plus tortueux, voire dangereux, dont certains ne reviennent pas.

Avec le Teknival nous sommes ainsi dans un monde culturel de l'interlope, pratiques culturelles illégales. Dès lors, il est difficile de penser, de prendre un peu de distance. Chacun est concerné et réagit en termes épidermiques : et de se mettre à la place de l'agriculteur dont le champ est piétiné, saccagé, ou de s'insurger de concert contre les violations de la loi, multiples ici, la propriété privée, le travail au noir, la vente de drogues ; et surtout, d'avoir peur pour nos enfants errants dans le froid nocturne sous l'emprise de ces dernières, les drogues, plus ou moins dangereuses. Leur santé est en jeu, le commentaire est passionné, tranchant, définitif. Et de lire dans le quotidien la Nouvelle République, qu'il y a un eu un mort, c'est dramatique, à l'évidence. Ce n'était pas sur le site, mais ce n'est pas ce qui compte, il y a eu un mort, c'est suffisant.

Teknophilie régionaliste et commerciale

La nuit tombe et les bourrasques sont plutôt glaciales lorsque nous arrivons vers 20h. Des trombes d'eau s'abattent de temps à autre. Je découvre les « murs de son » qui s'alignent tous les 50m sur les bords du champ. Il y en a vingt-sept. Je ne manque pas de m'étonner des revendications identitaires qui surplombent beaucoup de murs. Non sans paradoxe me semble-t-il, nos raveurs hors la loi affirment leur appartenance régionale : un mur est flanqué de deux drapeaux bretons, un autre s'affirme comme celui des « Bons mayennais », ici la Normandie, là la Belgique.

Beaucoup de teuffeurs sont très jeunes, il ont tout juste 18 ans comme l'atteste la multitude de A rouge sur fond blanc des apprentis conducteurs présents sur plus de la moitié des voitures. Les regards souvent hagards que nous croisons oscillent entre la surprise, la peur et la défiance que méritent des « vieux » qui n'ont pas à être là, des parents ? Devant les enceintes empilées sur une hauteur de 2 à 3 mètres, ils se rassemblent par grappes pour danser. Beaucoup ont de petits ballons colorés à la main, dont certains inhalent le contenu par petites bouffées. Intrigué, je demande ce qu'ils contiennent, « c'est de l'hélium et ça chauffe la tête me dit-on, ça fait rire ! ». En fait, il s'agit de protoxyde d'azote, effectivement du gaz hilarant. Un peu plus loin, je trouve le distributeur des ballons. Ils sont remplis à la chaîne directement à de grandes bombonnes de gaz, vendus 1euros, la queue est ininterrompue, le commerce semble prospère et de ce point de vue le Teknival draine avec lui toute une économie.

Economie illégale de fait, et d'abord vente de bière, d'alcools et de nourriture : il y a ceux qui s'improvisent vendeurs d'un soir, le prix des bières inscrit sur un morceau de carton, un fut posé sur une table de camping sous une tente ; mais il y a également une bonne dizaine de professionnels, des camionnettes de kebabs visiblement plus au courant que les gendarmes de la tenue de la petite fête. Plusieurs stands proposent d'autres produits, des vêtements, des fournitures de camping, des labels musicaux sont aussi présents. Moins voyant mais bien présent, le commerce de drogue va lui aussi bon train. De ce point de vue, les arrestations annoncées par les gendarmes dans la presse ne semblent pas avoir empêchées la vente et la consommation sur place.

Nous sommes en début de soirée du deuxième jour, et beaucoup de teuffeurs, la grande majorité en fait, ont déjà quitté un état « normal ». Sous les effets respectifs ou simultanés de l'alcool et d'autres substances, ils dansent, déambulent ; quelques uns sont affalés en état second à même le champ, dans leur voiture ou se regroupent dans des endroits réservés comme les *chill-out*, une tente prévue pour la « redescente » de drogue, où l'on vient surtout se réchauffer ou... consommer des drogues. Des teuffeurs sont là, qui se reposent assistés par des bénévoles d'associations de prévention. Couchés côte à côte sous des couvertures de survie jaunes or, je vois une personne sniffer un rail de poudre et une autre sombrer en vomissant.

Et là, nous y sommes, les stéréotypes sur la techno réitérés ? Comment oser parler de pratiques culturelles ? La musique a-t-elle encore un quelconque rôle dans l'affaire ?

Cependant, ces réalités extrêmes ne sont pas nouvelles, je les constate depuis 1986 et mes premières participations à Berlin aux soirées « acid house » du nom du même style musical. Des réalités qui, pour un chercheur soulèvent plus de questions que d'indignation et de jugements moraux. Mais quand-même, pourquoi se mettre dans de tels états pour écouter de la musique ?

Apprendre par l'exploration des limites

« La fête cette hantise » écrivait déjà Jean Duvignaud, la fête comme besoin social essentiel qui porte ces milliers de jeunes en cette nuit glaciale. « C'est ma dixième » me déclare Sylvain qui se réchauffe près d'un feu à même le sol. Il a la trentaine, il est magasinier. Il me parle avec la défiance de celui qui viendrait quels que soient les obstacles.

Dans ce champ perdu près de Tours, il est question de liberté. Déjà Maspéro regrettait la disparition des espaces urbains en trois dimensions, parcs, cours et jardins, lieux cachés de la ville, où l'on pouvait vivre ses premières expériences à l'abri des regards inquisiteurs. Il reste la campagne, parfois les usines abandonnées. Fuir les gendarmes, leur échapper, comme une quête qui paraît d'autant plus importante pour des jeunes sous contrôle constant, à qui l'on répète depuis leur enfance de faire attention, d'être prudent, de se méfier des autres ou de « manger cinq fruits et légumes par jour. Une somme de prescriptions étouffantes qu'il est ici question de bousculer quelque peu. Alors aller danser relèverait d'une recherche quasi-anthropologique de sensations, d'exploration de liberté, une quête doublée d'apprentissages.

Une expérience physique

Il ne faut pas sous-estimer néanmoins la dimension esthétique de cette expérience teknival, ici construite comme nulle part ailleurs. Elle se distingue par sa corporalité. De 125 à 145 BPM, battements par minute, le rythme électronique binaire des musiques technos est un rythme d'endurance sportive. Comme si la musique pouvait se fondre avec le cœur humain. Une régularité des rythmes, qui n'est pas sans rappeler la pulsion esthétique élémentaire, telle que G. Simmel la définit, « une construction systématique qui enserme les objets dans une image symétrique ». Degré inférieur de la pulsion écrit-il en un jugement de valeur qui correspond parfaitement au but recherché par les danseurs. [Une expérience totale impliquant tout leur être](<http://fr.traxmag.com/article/43053-teknival-illegal-du-15-aout-30-000-teuffeurs-dansent-sur-une-zone-naturelle-protégée>).

Devant les enceintes, l'espace commun est construit par la verticalité des sons, le temps transposé dans la musique s'estompe. Effort physique, endurance, exubérance, durant trois

jours pour les plus tenaces, musiques binaire et danses qui souvent accélère, scansion régulières aux styles néanmoins variés : 125-145bpm, minimal, doomcore, techno, trans, house, 145-200bpm, ghettotech, drum and bass, hardcore, 200-500bpm, speedcore, plus de 1000bpm, extratone.

Le volume sonore est tellement élevé que la communication ne passe plus par les mots. Le dispositif musique-drogue éclipse les modes de sociabilités verbales, faire corps avec la musique, se couler dans le rythme. Une foule en capuche et treillis militaire, au quasi corps à corps, qui transpire, se frôle, se touche parfois. Il n'est plus d'identité ici que celles des êtres dansants, éprouvant d'un même allant, corps et sons, hors du temps.

Le dialogue des corps et son double, l'expérience des limites corporelles: mon corps jusqu'où tient-il ? Apprendre à se connaître, combat physique, passer à l'âge adulte, faire partie d'un groupe, l'ensemble se conjugue ici dans l'expérience musicale.

Apprendre également les limites de la sexualité dans un contexte, ou plus qu'en « boîte de nuit » par exemple, la tentative d'égalitarisme entre homme et femme est prise très au sérieux. Les violences sont très rares, les jeunes hommes peuvent comme les jeunes filles s'installer dans les jeux et les provocations selon des risques atténués, tester certaines limites, bien loin des harcèlements que connaissent les femmes en boîtes.

Toutes choses que ne laisseraient pas soupçonner l'amusement juvénile, tour à tour rigolard ou béat, lisibles sur les visages. La fête rejoint ici peut-être les hantises existentielles de ces générations, de celles qui donnent également épaisseur et humilité aux personnalités surtout contraintes par la normativité éducative. De ces expériences qui paradoxalement responsabilisent, parce que justement, la liberté dans une situation nocturne, dans un environnement étranger avec une part de risque, demande attention, discipline, anticipation et solidarité.

Comme une échappatoire – tactique et politique

La force de l'expérience du Teknival est par ailleurs accentuée par les conditions sociales que connaissent les teuffeurs. Il y a des exceptions, mais pour la majorité, ils appartiennent à des milieux plutôt « modestes ». Étudiants précaires ou jeunes salariés, employés au smic ou juste au-dessus. Des profils laborieux qui ne peuvent se permettre d'excès et surtout pas pour les loisirs et la culture payants.

Et la rave prend sur ce point un sens plus politique qui ne relève pas véritablement d'un discours et d'une idéologie radicale révolutionnaire, plutôt une tactique échappatoire comme aurait dit Michel de Certeau. Certes, cette tendance radicale existe dans les milieux travellers dont les membres se réfèrent à des formes d'anarchisme et de lutte anti-capitaliste. Ils sont minoritaires ici, bien qu'ils puissent avoir un rôle actif et central dans l'organisation générale du teknival. Cette partie minoritaire peut vivre dans le milieu techno à l'année et y avoir construit un mode de vie et une économie dont de nombreuses recherches ont pu faire état.

Mais pour la plupart des jeunes teuffeurs, le Teknival est ce moment où l'on échappe à la routine et aux hiérarchies professionnelles. Le teknival dans ses excès redonne également vie par rapport au contexte périurbain qu'ils connaissent, zones pavillonnaires, bâtiments résidentiels, résidences étudiantes, où plus que la poésie règne ce que Richard Sennett a appelé le « génie de la stérilité » des aménageurs. Pour certains, c'est quasiment l'unique

moment de loisir culturel qu'ils peuvent se permettre financièrement. Et de déclarer, quand on les interroge, « Nous on a pas les moyens d'aller en boîte ». A la confiscation économique de la fête, aux quadrillages aseptisés et sécuritaires de la ville, ils répondent par l'illégalité, petit moment de liberté volée... avant de retourner travailler, lundi, fin de la récréation.

Les gendarmes avaient l'air sympathique à l'entrée de la route, bien sûr il y eut quelques arrestations, mais ils étaient moins là pour interdire que pour protéger les jeunes. Ils ont laissé faire, comme on laisse s'échapper la vapeur d'une cocotte minute pour ne pas qu'elle explose. Cette métaphore douteuse, quasi fonctionnaliste, est celle que me fit un jour le directeur des affaires culturelles de la Ville de Genève à propos d'un lieu-boîte de nuit, l'Usine, où la consommation de drogue était tolérée et les excès qui vont avec ; « comme ça [les jeunes s'amuse]nt sinon ça peut péter comme à Zürich dans les années 1980, on ne veut pas de ça ici. Comme ça on sait où ça se passe, la police peut contrôler ». L'intérêt public est évident et justifie peut-être les quelques 150000 euros que coûtèrent la mobilisation des forces de sécurité pour le teknival ?

Et si c'était là un minimum pour des jeunes à qui les politiques culturelles ne s'adressent qu'à la marge et à qui la fête est largement confisquée par l'industrie du loisir ?